Aujourd'hui en France, Week-end

Entretien

Sonia Devillers:

« La Roumanie a échangé ses Juifs contre du bétail »

Saga

De grands livres pour les petits à L'École des loisirs

Spécial retraite Le meilleur plan épargne

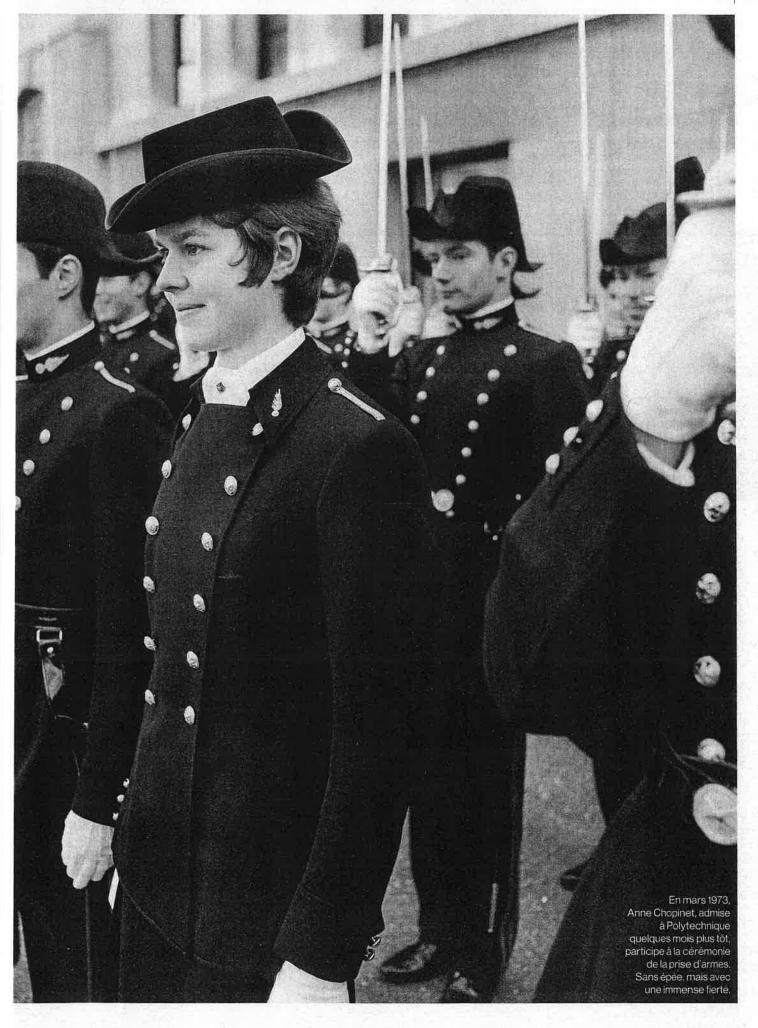


EILES ont ouvert la voie à **Polytechnique**

En 1972, la prestigieuse école militaire d'ingénieurs accueille enfin des femmes. Huit étudiantes figurent parmi les 300 admis au concours, l'une d'elles est même première du classement. Nous avons retrouvé ces pionnières, qui ont réalisé depuis de brillantes carrières. Elles reviennent sur leurs premiers pas dans ce monde d'hommes, et constatent que des progrès restent à réaliser

PAR STÉPHANE LOIGNON.





a une du Parisien, Anne Chopinet l'a déjà faite. C'était le 3 août 1972, au lendemain de l'affichage des résultats du concours pour intégrer l'établissement militaire alors perché sur la montagne Sainte-Geneviève, dans le 5e arrondissement de Paris. Son visage juvénile apparaissait en gros plan, sous un titre fracassant: « Sensation à Polytechnique. Anne (19 ans) major de l'X, où les garçons en sont "bleus". Et c'était la première année que les jeunes filles se présentaient au concours d'entrée! » La veille, Michel Debré, ministre de la Défense, l'a reçue en personne pour la féliciter. « Il m'a dit à quel point il était ravi de ce coup d'éclat », se souvient, cinquante ans plus tard, Anne Duthilleul - le patronyme de son mari, un camarade de promotion. C'est grâce à cet ancien Premier ministre du général de Gaulle que huit prénoms féminins peuvent figurer, cet été-là, sur la liste des 300 admis. À son initiative, une loi, votée le 15 juillet 1970, permet enfin aux femmes d'intégrer la prestigieuse école d'ingénieurs, réservée aux hommes depuis sa création, en 1794, alors que la quasitotalité des autres sont mixtes, dont Centrale, depuis 1918. Deux ans plus tard, Michel Debré fait discrètement passer le décret d'application deux mois avant le concours. « Il voulait éviter que des anciens élèves fassent pression », précise Anne Duthilleul, reconnaissante. « C'était avant tout un défenseur de la famille, mais cela passait, à ses yeux, par l'émancipation de la femme, à qui il fallait permettre de contribuer à la société dans tous les domaines », ajoute-t-elle.

« Certains garçons, mécontents, disaient qu'on allait prendre leurs places »

Quand la nouvelle tombe dans les classes préparatoires aux grandes écoles, elle prend tout le monde de court. « Certains garçons, mécontents, disaient qu'on allait prendre leurs places », se souvient Dominique Senequier, alors au lycée Thiers, à Marseille, dans une prépa mixte - beaucoup de lycées publics ne l'étaient pas. Au lycée Condorcet, à Paris (9°), où Anne Chopinet étudie, certaines filles tergiversent, s'interrogeant sur le statut militaire de l'école. « On y va, et on verra bien », considère la future major de la promo, attirée par le haut niveau scientifique de la formation. À Fénelon, dans le 6e arrondissement, Françoise Combelles n'hésite pas non

« N'AVEZ-VOUS PAS L'IMPRESSION QU'ON VOUS PREND UN PEU POUR UN MONSTRE?»

Un journaliste de l'ORTF à Anne Chopinet, interviewée en 1972

plus quand l'opportunité se présente. Sa camarade de classe Ta Thu Thuy tente aussi sa chance. Née en France de réfugiés vietnamiens qui ont quitté leur pays en pleine guerre entre le Nord et le Sud, elle rêve de s'émanciper par les études: « Le seul moyen que j'ai trouvé pour que ma mère me laisse en paix, c'était d'exceller à l'école. » En ce début du mois de juin, la direction de Polytechnique découvre avec stupeur que plusieurs candidates se sont glissées parmi les admissibles aux oraux. Les militaires les convoquent avec leurs pères, et sondent leurs motivations. Sceptiques, ils demandent à Élisabeth Kerlan si elle a vraiment l'intention d'intégrer l'X. « Eh oui! » réplique l'élève du lycée Charlemagne, à Paris (4e). À Nicole Gontier et son père, un cadre explique: « On regarde quel costume faire. Même si on est convaincus qu'aucune fille ne rentrera... » Trois projets d'uniformes sont présentés à cette étudiante, qui tente l'X en candidate libre. « Cette remarque m'a furieusement donné envie d'y entrer. Et j'y suis entrée », se félicite-t-elle. Anne Chopinet, Françoise Combelles, Anne Ferry, Nicole Gontier, Élisabeth Kerlan, Isabelle Maetz - qui rejoindra finalement l'École normale supérieure -, Dominique Senequier et Ta Thu Thy sont admises. Françoise Combelles réussit là où ses frères aînés avaient échoué. « Mes parents n'auraient pas imaginé ça, c'était inattendu et joyeux, comme un clin d'œil », relate-t-elle. Sa condisciple, la Vietnamienne Ta Thu Thuy, domine le concours d'admission réservé aux candidats étrangers. « Mon immense fierté, c'est que mon admission a été un événement retentissant au Vietnam, dans le Sud comme dans le Nord », confie-t-elle. Première du concours de l'X et de celui de Centrale, et deuxième à Normale sup, Anne Chopinet relève de son côté avec brio le défi lancé par ses tantes : « Ton grandpère est rentré cinquième, essaie de faire mieux! »

Quand les admises posent leurs valises dans la cour, rien n'est prêt pour les accueillir

Au cœur de l'été, leur performance déclenche un razde-marée médiatique. Paris Match publie des photos de la major du concours en vacances, et interroge ses voisins et la concierge de l'immeuble où elle vit, rue Lepic, dans le 18e arrondissement de Paris. Là, des journalistes font le guet et poursuivent son père, d'un naturel peu expansif, qui les fuit. Interrogée par un reporter de l'ORTF, sur un banc de Montmartre, la jeune fille répond avec simplicité à des questions d'une misogynie surréaliste: « N'avez-vous pas l'impression qu'on vous prend un peu pour un monstre? Êtes-vous frivole? Est-ce que vous courez les magasins? » « Je ne me sens pas anormale parce que j'ai réussi le concours de Polytechnique », rétorque-t-elle poliment. Dominique Senequier, quant à elle, se voit demander si elle sait cuisiner. « Des œufs au plat », lâche la Toulonnaise. « On n'était pas prises au sérieux, comme si on avait décroché notre place dans une pochette-surprise », commente Anne Duthilleul aujourd'hui.



Les étudiantes reçoivent toutefois de nombreux soutiens. Dans Le Nouvel Observateur, la journaliste Josette Alia moque son confrère de l'ORTF « à la délicatesse d'éléphant », et célèbre la victoire d'Anne Chopinet et de Ta Thu Thuy, et leur entrée dans le « dernier bastion de l'orgueil masculin ». « Leur succès, ce sont les autres femmes qu'il enivre, qu'il comble, qu'il venge. (...) Enfin, on n'aura plus à se faire pardonner d'être intelligente! » Semaine après semaine, des mots de félicitations inondent la boîte aux lettres des Chopinet, venant aussi bien de scientifiques renommés, comme le prix Nobel Jacques Monod, que d'anonymes. Touchée, la jeune Anne passe le mois d'août à y répondre.

pas inaperçue (2). Pour elles, il a fallu féminiser l'uniforme (3).

Quand, le 5 septembre 1972, les admises posent leurs valises dans la cour de l'école, au cœur du Quartier latin

– elle sera transférée quatre ans plus tard à Palaiseau, dans l'Essonne –, rien n'est prêt pour les accueillir. En l'absence de chambres (les « caserts ») séparées de celles des hommes, la direction loge les nouvelles venues à l'infirmerie lors de cette semaine « d'incorporation ». Cinq mois de service militaire suivent. Là non plus, rien n'a été prévu. Tandis que les garçons rejoignent leurs régiments, les filles sont envoyées à l'École du personnel féminin de l'armée de terre, à Dieppe (Seine-Maritime), puis à Caen (Calvados) – à l'exception de Ta Thu Thuy, dispensée de service car de nationalité étrangère.

Ces premières de classe y apprennent à taper à la machine et font des dictées. « On perdait notre temps, c'était totalement inadapté », déplore Françoise Combelles. Quand les polytechniciennes marchent en uni-

« NOUS DISCUTIONS DE L'IVG, OU DE LA MANIÈRE DE CONCILIER CARRIÈRE ET VIE FAMILIALE »

Anne Duthilleul (née Chopinet)

forme dans les rues normandes, elles s'attirent les quolibets des passants. « Il ne faut pas y faire attention », recommande rétrospectivement Élisabeth Kerlan (aujourd'hui, Dupont-Kerlan). « Comme sur un imperméable, les gouttes glissent. »

Le bal annuel de l'X, à l'opéra Garnier, auquel elles sont invitées en novembre 1972, leur offre une respiration bienvenue. Elles y revêtent le grand uniforme de cérémonie, ou « grand U », féminisé pour l'occasion : la jupe, le tricorne et les escarpins remplacent le pantalon, le bicorne et les bottes des hommes. Consultées, les jeunes filles décident de se passer de l'épée, remplacée par un sac à main. Ce choix les divise. « Voulait-on, à l'égal des garçons, porter l'épée, ou montrer qu'en tant que femmes, nous étions destinées à porter plutôt la vie que la mort? » rappelle Anne Duthilleul. Trois ans avant la loi Veil, qui dépénalisera l'avortement, la question est loin d'être anodine. Faute de consensus, l'épée reste au placard. Les suivantes porteront les bottes dès 1976, l'épée à partir de 1977, le bicorne dès 1996, et enfin le pantalon, à partir de 2020. Les débats se poursuivent à l'École d'application des transmissions, à Montargis (Loiret), où les six polytechniciennes françaises, une fois leur passage en Normandie terminé, échangent avec d'autres élèves officières. « Nous discutions de l'IVG, du rôle de la femme, de la manière de concilier carrière et vie familiale, autant de questions qui nous traversaient fortement », insiste Anne Duthilleul.

Une fille en tête du défilé du 14-Juillet

En février 1973, c'est la rentrée rue Descartes, à Paris. Dans une aile séparée de l'école, trois chambres à rideaux fleuris et meubles en bois, au lieu du mobilier métallique habituel, les attendent. « On était mieux logées que les garçons », convient Françoise Combelles. Leurs caserts sont équipés d'un verrou et d'un interphone. « Nous étions toutes mineures, la majorité étant à l'époque à 21 ans, et les militaires s'inquiétaient beaucoup pour nous », souligne Nicole Gontier. À tort. « Avaient-ils peur qu'on soit un facteur de trouble? Ça n'a pas été le cas, tout s'est extrêmement bien passé », confirme Françoise Combelles. Certes, le petit groupe attire les regards. « Dans les amphithéâtres, certains essayaient de retirer les épingles de nos chignons, se remémore Élisabeth Dupont-Kerlan, mais c'était plus amusant qu'autre chose. »





L'admission d'Anne Chopinet (1) et de ses condisciples (2) dans la prestigieuse école du 5º arrondissement de Paris est un événement. Photographes et journalistes les suivent pendant leur rentrée.

Ta Thu Thuy vit une rentrée moins agréable, non par la faute de ses camarades, mais plutôt par celle du personnel encadrant. Vétérans d'Indochine, les généraux de l'école s'épanchent auprès d'elle, convaincus que la jeune fille est sud-vietnamienne, alors qu'elle et ses parents soutiennent les héritiers nord-vietnamiens du leader communiste Hô Chi Minh, leur ancien adversaire. « Tous ces braves militaires, quand ils m'ont vue arriver, étaient tout contents de me raconter leur guerre du Vietnam. Je l'ai très mal vécu: ils n'avaient aucune idée de la situation », regrette-t-elle.

L'enseignement, lui, ravit les jeunes femmes. « Pour les professeurs, on était des élèves comme les autres », reconnaît Nicole Gontier. Les cours sont variés, de grande qualité, et abordent aussi bien les sciences dures que la philosophie et la psychologie. Toutes citent avec émotion les leçons de Laurent Schwartz, le premier



Le 19 mars 1973, Michel Debré, alors ministre de la Défense, passe en revue les élèves de l'X (à g., Anne Chopinet). C'est grâce à la loi qu'il a fait voter le 15 juillet 1970 que l'école d'ingénieurs s'est ouverte aux filles.

mathématicien français à obtenir la médaille Fields. Cette année s'achève avec le défilé du 14-Juillet, sur les Champs-Élysées. La tradition veut que le ou, désormais, la major du dernier concours d'entrée porte le drapeau. Mais les militaires craignent que le fardeau soit trop lourd pour une femme. « Ils ont vérifié que je n'allais pas le lâcher devant le président de la République », s'amuse Anne Duthilleul, qui a dû s'entraîner, par grand vent, à lever, baisser et tenir le fanion sans faiblir. « C'est lourd, je confirme! plaisante-t-elle. Mais, pour moi, c'était un grand honneur. » Après un défilé réussi, elle est reçue avec quelques camarades par le chef de l'État, Georges Pompidou, à la garden-party de l'Élysée.

Le reste de leur cursus se déroule sans encombre. Leur diplôme en poche, elles peuvent intégrer, selon leurs vœux et leur classement de sortie, les grands corps techniques de l'État, poursuivre leurs études dans des écoles d'application, ou travailler dans le privé, à condition de rembourser leurs frais de scolarité. Comme il est d'usage pour les dix élèves les mieux notés, Anne Chopinet intègre le prestigieux corps des Mines. Nicole Gontier et Élisabeth Kerlan rejoignent, elles, celui des Ponts et chaussées.

Elles ont poursuivi leur mission de pionnière durant leur carrière

Certains mauvais perdants râlent encore en voyant des filles chiper des places dans les corps qu'ils convoitent. « Et après, vous ne travaillerez même pas! » s'entend dire Élisabeth Dupont-Kerlan. « Nous avons passé notre temps à essayer d'obtenir ce à quoi nous avions le droit, même si, pour cela, il a fallu en faire beaucoup plus que les garçons », considère-t-elle. Ta Thu Thuy opte, de son côté, pour l'École nationale des eaux et



Lors du défilé du 14 juillet 2019, les filles défilent dans leur uniforme, portant, comme les garçons, les bottes et le bicorne. Entre 2011 et 2021, les promotions comptaient autour de 17 % de femmes. Ce chiffre s'élève à 20 % en 2022.

forêts, tandis que Dominique Senequier fait ses premiers pas dans le monde des assurances.

Chacune, à sa manière, poursuit, durant sa carrière, son chemin de pionnière, avec le sentiment d'une responsabilité particulière. « J'estimais que, si nous ne faisions rien, ce serait un drame pour la cause féministe », admet Nicole Gontier. Longtemps, elle choisit les missions les plus compliquées, comme la construction d'aéroports au Caire, en Égypte, ou à Djakarta, en Indonésie, afin de « démontrer qu'une femme peut faire aussi bien qu'un homme ». À 45 ans, elle se libère enfin de cette exigence pour aller davantage vers ce qui lui plaît. « J'ai notamment participé à la mission sur la reconstruction après la tempête Xynthia, et me suis sentie très utile », s'exclamet-elle. Françoise Combelles qui, elle aussi, passe par l'École nationale des Ponts et chaussées, s'illustre comme directrice d'exploitation des autoroutes Sanef, « un univers entièrement masculin ». Son premier fait d'armes est de licencier un agent de maîtrise qui harcelait les péagères. L'ingénieure rejoindra ensuite la RATP. La plupart mettent leur talent au service du secteur public. Anne Chopinet œuvre d'abord au ministère de l'Industrie avant de travailler pour celui du Budget, notamment au cabinet d'Alain Juppé. En 1988, elle est nommée secrétaire générale du Centre national d'études spatiales. Elle est la première femme à occuper cette fonction.

« Ma mère m'a prouvé par l'exemple qu'il est possible d'être scientifique et femme »

Élisabeth Dupont-Kerlan, passée par le cabinet du ministre de l'Éducation, de la Recherche et de la Technologie, Claude Allègre, à la fin des années 1990, enchaîne les postes à responsabilité dans le secteur des transports, se heurtant parfois au plafond de verre. « Au retour de mon premier congé maternité, mon poste avait été supprimé, se souvient-elle. Mon patron m'avait dit: "T'as qu'à aller pouponner." » En 2000, elle est nommée directrice d'un institut de recherche public, l'Inrets, dont les trois précédents directeurs ont démissionné. « Si ça ne marche pas, on dira que c'est parce que tu es une femme », la prévient-on. « On n'entendrait plus ça aujourd'hui, n'est-ce pas? » espère-t-elle. Ta Thu Thuy, de son côté, planche très tôt sur les questions écologiques dans des bureaux d'études, et saisit l'opportunité inattendue de s'occuper de la gestion des attractions du parc Astérix. Dominique Senequier, enfin, mène une carrière

fulgurante dans la finance, en créant et développant une filiale d'Axa. Rebaptisée Ardian, celle-ci est devenue le premier fonds d'investissement d'Europe dans des sociétés non cotées. À 69 ans, elle est la seule de la bande – plusieurs sont toujours amies aujourd'hui – à n'avoir pas encore pris sa retraite.

Plus de 4 000 polytechniciennes ont suivi la voie tracée par ces sept pionnières, comme l'actuelle Première ministre Élisabeth Borne, de la promotion 1981. « Si elle est à Matignon aujourd'hui, c'est dû à ses mérites, mais c'est aussi car nous nous sommes battues pour crédibiliser les polytechniciennes », considère Élisabeth Dupont-Kerlan. Leur exemple inspire, parfois au sein même du foyer familial. « Qu'il est possible d'être scientifique et femme, ma mère m'en a fourni une démonstration par l'exemple », assure la fille de Nicole Gontier, Claude Le Quéré, admise à l'X en 2000 et désormais ingénieure dans la construction. Quand cette dernière réussit le concours, les filles représentent environ un cinquième de sa promotion. « La courbe montait, on pensait qu'on arriverait à 50 % en dix ans, mais ça s'est arrêté », s'inquiète-telle. Entre 2011 et 2021, le taux de femmes se stabilise autour de 17 %. « En 2022, on a atteint les 20 % », se réjouit toutefois Marie Bresson, chargée de la diversité à l'école dont elle est elle-même diplômée. Un chiffre équivalent au pourcentage d'inscrites au concours.

Le combat d'aujourd'hui, c'est de lutter contre les agressions sexuelles

Certaines, comme Nicole Gontier ou Dominique Senequier, voient le verre à moitié plein, soulignant l'immense progression depuis leur époque. Les autres sont affligées par cette sous-représentation persistante. « La moitié des cerveaux est "éliminée" des carrières scientifiques », regrette Françoise Combelles. Élisabeth Dupont-Kerlan est vent debout contre la récente réforme du bac qui, en dissolvant la filière S, a fait chuter le nombre de lycéennes dans les cursus scientifiques. « En deux ans, vingt-cinq ans de progrès ont été détruits », s'emporte-t-elle. Car c'est au lycée que tout se joue. « Les filles s'autocensurent, et beaucoup s'orientent plutôt vers la médecine », appuie Anne Duthilleul. Pour l'ancienne major, c'est en partie un problème de communication. « Il faut rappeler que le métier d'ingénieur consiste à inventer des solutions pour la vie des gens, et cesser de le présenter en montrant des hommes en blouse grise avec un fer à souder. »

L'X y travaille en envoyant souvent ses étudiants présenter la formation dans les établissements scolaires. « La plupart des filles ne savent pas que notre école peut mener à des carrières dans la santé, la biologie ou l'économie », confirme Marie Bresson. L'école s'est fixé un objectif de 30 % de femmes par promotion d'ici à 2030. Mais, pour celles-ci, la vie sur le campus n'est pas tous les jours facile. Au printemps, une étude interne révélait que 23 % des élèves – très majoritairement des femmes – déclaraient avoir été victimes d'une agression sexuelle



Dominique Senequier, 69 ans, est cofondatrice et présidente d'Ardian, l'un des leaders mondiaux de l'investissement privé.



Le 8 mars 2005, Anne Duthilleul (à dr.), conseillère en stratégie, est reçue par le Premier ministre Jean-Pierre Raffarin lors de la Journée internationale des femmes.

durant leur scolarité. Des chiffres qui font écho à ceux dévoilés par une enquête menée au sein de CentraleSupélec, établissement voisin. Sur ce plan, la situation semble s'être dégradée. « On a connu des remarques sexistes, mais des agressions sexuelles, non », note Élisabeth Dupont-Kerlan. Séances de sensibilisation en amphi, formations, entretiens avec les responsables associatifs, sessions d'échanges entre étudiants, présence de psychologues... L'école met tout en œuvre pour faire disparaître ces violences, hélas banales sur les campus étudiants.

À l'heure de MeToo, le combat féministe a pris de nouvelles formes. « Chaque génération a ses batailles, rappelle Élisabeth Dupont-Kerlan. Celle de ma mère, c'était d'obtenir le droit de vote, de travailler sans l'autorisation de son mari, d'ouvrir un compte en banque. La nôtre, ça a été de faire les mêmes études, les mêmes carrières que les hommes. Aujourd'hui, c'est de lutter contre ces agressions sexuelles inacceptables. » Les étudiantes de 1972, désormais grands-mères pour la plupart, regardent avec bienveillance leurs héritières. Quand certaines viennent l'interroger, Anne Duthilleul leur livre ce conseil: « Déculpabilisez-vous, débarrassez-vous de toute autocensure et menez votre vie avec la plus grande liberté. » •